

Lettres d'étudiants allemands tombés au front

FRITZ MEESE, étudiant en médecine à Berlin, (P.88-90)

Né le 11 septembre 1891 à Koblenz

Mort le 26 mai 1915 à Vimy (Lorettohöhe)

Novembre 1914,

...Suis depuis 8 jours dans une tranchée à moitié détruite où, par temps de pluie, l'eau se déverse en torrents, qui est pleine de boue et d'immondices et qui en plus est censée nous protéger contre les terribles tirs d'obus. Un travail de fourmi contre des forces qui nous dépassent. Pour l'instant, je suis encore en vie, sans blessures, bien que le barda et l'uniforme soient troués de balles. L'ambiance est morose, mais je n'ai pas perdu mon sens de l'humour. Priez pour moi, qu'on ait du beau temps et à manger. La faim et la pluie sont nos pires ennemis. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que ça signifie de rester tous les jours, pendant des semaines, dans les tranchées, sous le feu de l'adversaire. Plus jamais je ne pourrai, dans un bistro, me réjouir naïvement d'une victoire. Oh, ces pauvres patriotes !

Cela fait maintenant 5 heures que je monte la garde je devrai certainement rester éveillé toute la nuit, d'autant plus que dormir debout ou et accroupi sur le sol humide est particulièrement inconfortable. Voilà comment j'écris cette lettre – 5 mots, puis je m'arrête quelques minutes pour scruter les lignes adverses ; De temps en temps, je lève mon fusil et je tire. Mes amis, nous ne connaissions pas notre chance quand nous étions à Berlin. Franchement, si la vie que je menais ne m'a jamais donné la moindre mauvaise conscience, je n'en ai plus. Je suis sûr que, si on arrive à rentrer sain et sauf de cette guerre, aucun de nous ne sera plus jamais le même. Sans aucun doute, on prendra plus d'égards vis-à-vis des autres, on ne profitera plus d'eux. C'est une conséquence naturelle de la solidarité indispensable ici au front. La vie n'a aucune valeur ici, on n'a pas conscience qu'on risque sa vie à chaque moment ici. Aujourd'hui encore, j'ai traversé pendant une demi-heure des tirs de balles nourris, juste pour me laver et pour récupérer une ou deux cigarettes. » Et si nous devons mourir demain, profitons encore de la vie aujourd'hui ! »

Décembre 1914,

Aujourd'hui, encore quelques heures de repos, très agréables ! Nous avons pris le café. Plusieurs camarades avaient reçu des colis importants. On a chanté – des chansons de chez nous. La guerre nous fait revenir à l'enfance. Après les horreurs du champ de bataille, on peut passer – sans transition- à une joie enfantine.

Heureux celui qui sait profiter du moment présent sans se soucier de la suite. Cela s'apprend. Dehors, on entend le roulement des tirs adverses, et ici, à l'intérieur, on se sent presque comme à la maison. Mes amis, qu'est-ce qu'on apprend à aimer sa patrie – si on est capable de supporter ce que personne ne peut comprendre. Jamais on ne pourra raconter quelles choses, après tout banales, nous préoccupent, mais pas non plus lesquelles forgent notre caractère. Celui qui envoie à sa famille des récits exagérés du champ de bataille, n'a pas vraiment vécu la guerre ici. Décrire la réalité – impossible ! Car, Dieu merci !, l'instant après, les horreurs sont déjà passées. Il faudrait écrire au moment où cela a lieu. Ce n'est heureusement pas possible, et ainsi personne ne connaîtra jamais le degré de notre désespoir ; ni comment un mélange de

sens du devoir, d'énergie et d'ambition nous remonte le moral et nous donne de nouvelles forces. Et il faut que cela reste ainsi !

Mon cher ami Ernst est porté disparu. C'est écrit noir sur blanc, de façon lapidaire, mais j'en ai eu le cœur serré quand j'ai lu le message. Le pauvre, je l'aimais bien ! « Porté disparu » - voilà une expression à la fois triste et dure pour celui qui en comprend le sens. Cela fait remonter d'anciens souvenirs. Je suis en position devant Dixmude, on est le soir du 21 octobre. Nous avons dû battre en retraite, personne ne sait pourquoi. Devant nous se trouve la ferme et, à sa droite, la route que nous avons atteinte, surs de notre victoire, come si nous étions sur un champ de manœuvres. Nous avançons, pas à pas, trop fiers pour nous baisser alors que les balles françaises sifflaient autour de nous. Nous voilà soudain en première ligne, et sous le feu de la mitrailleuse. A côté de moi, un sous-officier tomba. A ma droite, I. reçut une balle dans le bras et moi-même, je vis ma gamelle traversée par une autre. C'est ainsi que nous étions couchés derrière une haie. Nous avions l'ordre de tirer, mais ne voyions pas l'ennemi. Puis vint l'ordre « Debout ! Vite ! A la ferme ! » Cela sifflait alors et chantait dans les arbres, une chanson d'acier. La ferme était en feu, et derrière le mur encore debout se tenaient des chasseurs et des hommes de la 201^{ème} tandis que, sous le pilonnage des mitrailleuses adverses, le mur s'écroulait inexorablement. J'administrai un pansement de fortune au pauvre N., puis à R. qui avait reçu une blessure à la tempe, difficile à comprimer. (Aujourd'hui, il se promène à Berlin sans être bien conscient que mon pansement lui a sauvé la vie.) Plus en avant, ce fut le chaos. Plus d'encadrement, et les camarades tombaient comme des mouches. Et pourtant, on avançait toujours. Personne à ce moment-là ne mettait en doute notre victoire jusqu'à ce que, les tirs de notre propre mitrailleuse dans le dos, tout s'effondra. Marche arrière ! Quelle déception, mais on n'avait pas le choix. Et puis on entend, venant de la dernière meule de foin, les gémissements d'un camarade qui se trouve en pleine ligne de tir, grièvement blessé. Là, malgré les tirs, deux autres camarades et moi, nous rampons en sa direction, mais nous n'avons pas pu le ramener. Nous revenons donc en arrière et nous nous enterrons sur place, toujours dans l'attente d'une avancée ennemie. Et entre nous et l'ennemi, sous les tirs croisés des deux, se trouvaient nos blessés. Des semaines plus tard – entretemps nous avons regagné du terrain – je faisais une ronde, je les ai aperçus et j'ai dû les enjamber, ces rangées de cadavres...